

Dans un pays couvert d'arbres, un petit garçon à sa fenêtre regardait tomber les premières neiges. C'est ce moment que choisit l'Aigle pour descendre du ciel avec son fardeau.

Au milieu d'une forêt, Nikolas habitait seul avec sa mère, dans un grand manoir que leur avait laissé son père, après une longue et douloureuse maladie que l'on appellera un jour cancer. A présent, c'était son tour. Le mal lui rongea le sang, le tenant prisonnier l'hiver dans une immense chambre emplie de jouets. Puisque son homme était parti trop tôt, il restait à Myra assez d'amour et de soins à donner à son fils pour atténuer leur chagrin à tous les deux.

Assis près de sa fenêtre, sur un âne à bascule que lui avait offert son père avant de partir, l'enfant regardait tomber les premières neiges avec mélancolie, se disant qu'il serait difficile de rester à l'intérieur, lorsqu'il aperçut un éclair rouge dans la tourmente, à la lisière de la forêt, qui descendait du haut des arbres. A travers le mur de neige, Nikolas distingua au-dessus de la forme rouge une ombre immense qui battait d'énormes ailes. L'ombre déposa son présent dans la neige, reprit son envol et disparut derrière la cime des arbres.

A cause de son mal, il était interdit à Nikolas d'aller dehors. Il descendit pourtant de son âne, sortit de sa chambre, courut vers l'entrée et disparut dans la tempête, petit ange tout maigre qui volait sur la neige. Myra, qui préparait le repas et la médecine de son fils, n'eut pas le temps de réagir. A son tour, elle s'élança au dehors, criant le nom

de son enfant, cherchant à le deviner dans la tourmente. Elle vit alors apparaître une forme rouge qui venait vers elle, portée par l'enfant. Accélérant le pas, elle put alors distinguer la scène : son fils portait dans ses bras un petit manteau rouge d'où s'écoulait une cascade de cheveux roux. Nikolas ramenait une petite fille sans connaissance. Lui-même paraissait à bout de forces, et s'effondra devant sa mère qui eut juste le temps d'attraper l'inconnue. Elle les ramena alors au manoir, les borda et prit soin de ses deux malades.

Lorsque Noëlle ouvrit les yeux, elle se crut au paradis. Des centaines de jouets l'entouraient de toutes parts, elle qui n'en avait jamais eu un seul. Elle se souvenait seulement s'être endormie dans la neige, au sommet de la montagne, en cherchant un monde meilleur pour elle et ses camarades orphelins. Et voilà qu'elle se réveillait dans un lit de fortune, dans une chambre aussi grande que le dortoir de l'orphelinat, emplie à ras bords de jouets. Il y avait là des poupées de toutes sortes, des peluches, des soldats de plomb, des jeux de construction, certains alignés sur des étagères, d'autres posés à même le sol, comme si l'on avait renoncé à ranger ce fabuleux trésor d'enfant, faute de place. Près de la fenêtre, un âne gris montait la garde, posé sur ses bascules, avec la fidélité absolue d'un jouet.

Au milieu de tout cela trônait un grand lit à baldaquins. Sur l'un des oreillers, dépassant à peine des couvertures, s'étalaient les cheveux blonds d'un autre enfant, un petit garçon. Il dormait encore. Sa respiration sifflait comme celle d'une bouilloire.

La porte s'ouvrit et une femme habillée de noir entra dans la chambre. D'âge mur, elle avait les cheveux aussi noirs que ceux de l'enfant étaient blonds. Pourtant, Noëlle devina immédiatement, à ses traits, qu'elle devait être sa mère. Elle portait un plateau garni de deux bols d'où s'échappait une fumée à l'appétissante odeur de potage.

« Te voilà réveillée ! s'exclama-t-elle d'une voix qui se voulait joyeuse, mais que Noëlle sentit fatiguée. Je vous ai préparé un bon bouillon, pour toi et Nikolas. »

La faim se rappela alors à la petite fille, lui tordant l'estomac, grognant à travers son ventre la frustration d'une longue période de jeûne. Elle avait tout de même gravi une montagne sans rien avaler d'autre que des baies et des racines, et encore le sommet en était-il dépourvu. Elle prit le bol que lui tendait la mère de Nikolas et sentit avec gratitude le chaud breuvage se répandre dans son corps. Elle avait eu aussi très froid.

La mère s'assit à son chevet et attendit patiemment, jetant de temps à autres un coup d'œil à l'autre lit.

« Il s'appelle Nikolas ? demanda Noëlle entre deux gorgées.

— Oui. Et moi, je m'appelle Myra »

Sa voix était douce et posée. La voix même que l'on s'attendrait à entendre de sa mère. Noëlle se dit que sa propre maman, si elle avait eu la chance d'en avoir une, aurait sans doute possédé une voix pareille.

« Je m'appelle Noëlle, dit-elle simplement. »

Elle replongea les lèvres dans son potage, puis hocha la tête en direction de Nikolas.

« Qu'est-ce qu'il a ? »

Alors la voix de Myra se brisa et la petite fille y entendit toute la peine et la douleur du monde.

« Il souffre d'une maladie du sang. Dans un an ou deux, il ne sera plus là. Il est épuisé. Il a risqué sa vie pour aller te chercher, dehors, dans la neige. Tu as beaucoup de chance qu'il t'ait vue. Comment es-tu arrivée là ? »

Noëlle fouilla dans sa mémoire, mais ses souvenirs restaient confus. Elle s'était enfuie de l'orphelinat, vers la montagne où, disait-on, vivaient des être extraordinaires et bienveillants. Légendes que tout cela : elle n'en avait rencontré aucun. A la place, elle avait trouvé un sommet aride et froid battu par la tempête. Alors, épuisée, affamée, elle

s'était allongée dans la neige et avait attendu la Mort. Apparemment, quelqu'un d'autre s'était présenté à sa place. Là s'arrêtaient ses souvenirs, et pourtant ! Il lui semblait avoir rêvé qu'elle volait, très haut dans le ciel, au-dessus des nuages et de la tempête. Mais ce n'était qu'un rêve. Les hommes ne volent pas !

« Je ne sais pas, répondit-elle en un soupir. Je viens de me réveiller ici, et je ne me l'explique pas.

— D'où viens-tu ? »

A cette question, l'enfant demeura muette. C'est alors qu'un gémissement leur parvint de l'autre lit : le garçon revenait du pays des rêves.

Nikolas et Noëlle se prirent très vite d'amitié. Elle lui racontait la vie à l'orphelinat, lui faisant promettre de n'en rien dire à sa mère, et en retour il partageait ses jouets, comme s'il lui semblait naturel d'en avoir autant, et surtout d'en faire profiter quelqu'un d'autre. Noëlle se croyait vraiment au paradis. Nikolas, depuis qu'elle était avec lui, partageait son point de vue.

« Tu sais, à l'orphelinat, on n'est jamais seul, affirma-t-elle alors qu'il lui parlait de sa propre solitude. On n'a pas de jouets, mais on peut parfois compter sur les autres orphelins, pour avoir un peu d'amour.

— Ils te manquent ?

— Un peu, soupira-t-elle. Mais pas autant que toi si je devais m'en aller. »

Alors, Nikolas prit la main droite de son amie dans les siennes, planta ses yeux bleus dans ceux grands ouverts de la petite fille et lui dit :

« On ne nous séparera jamais, je te le promets. Si tu devais aller retrouver tes amis à l'orphelinat, je viendrais avec toi. »

Mais le destin, et deux policiers à cheval qui cherchaient une orpheline évadée, en avaient décidé autrement. Ils se présentèrent au manoir trois semaines après les pre-

mières neiges. Noëlle, qui avait repris des forces, dut les accompagner. Et Nikolaus, lui, fut forcé de rester. Il regardait son amie disparaître au détour du sentier, à califourchon sur le dos d'un cheval, les bras serrés autour d'un uniforme. Elle était vêtue elle-même d'un chaud manteau de fourrure que lui avait cousu Myra. L'amertume serrait le cœur du petit garçon. A nouveau, il allait se retrouver seul.

Sa joie partie avec Noëlle, le garçon se renferma sur lui-même. Il ne parlait plus, ne souriait plus, mangeait du bout des lèvres et passait ses journées à cheval sur son âne à bascule, les yeux rivés sur la forêt.

Le premier jour de l'Avent, Myra entra dans sa chambre les bras chargés de petits personnages en terre. Elle s'agenouilla près de son fils et lui dit :

« Tu sais que dans quatre semaines, nous allons fêter la naissance du Christ ? »

L'enfant ne répondit rien, ne tourna même pas la tête. Il continua de regarder au dehors.

« J'ai pensé que ça te ferait plaisir de faire une crèche avec tous les personnages pour illustrer Sa venue. Tu pourras les peindre toi-même ! »

Toujours pas de réponse.

« Commence par les Rois Mages, reprit-elle, comme si de rien n'était. C'est aujourd'hui qu'ils commencent leur voyage à la recherche du petit Jésus. »

Alors Nikolaus tourna enfin les yeux vers sa mère, lentement, comme s'il s'éveillait d'un long rêve. Son regard se posa sur les trois santons qu'elle lui tendait. Il les prit et posa un baiser sur la joue de Myra.

« Merci, dit-il d'une voix tremblante. »

Une larme roula sur sa propre joue. Alors la mère déposa le reste des santons au pied de l'âne, embrassa son fils sur le front et sortit de la chambre, pleurant elle-même à

chaudes larmes. Ce jour là, Myra prit la décision d'adopter Noëlle. Mais ce soir là, quand elle entra dans la chambre de Nikolas, son repas sur un plateau et le sourire aux lèvres, l'enfant n'était plus là.

Ce sont les Rois Mages qui décidèrent Nikolas à rejoindre Noëlle. Puisque aujourd'hui commençait leur voyage, aujourd'hui débiterait aussi le sien. Dès que la porte se fut refermée sur sa mère, l'enfant commença par peindre les trois personnages. Il disposa le reste des santons en une crèche unicolore sur une table, prit un crayon, un morceau de papier et écrivit à sa mère :

« Myra, chère Mère,

Je ne veux plus vivre enfermé sans elle. Autant affronter le dehors.

Je m'en vais chercher Noëlle. J'emporte les Rois Mages. Ils ont déjà fait un long voyage et me porteront chance. Ne t'inquiète pas. Je serai revenu avant la naissance du Christ, pour peindre le reste de la crèche.

Nikolas. »

Puis, pendant que séchaient les Rois Mages, il harnacha son âne et emplit les sacoches de tous les jouets qui purent entrer dedans, bien décidé à les offrir à Noëlle et à ses amis orphelins. Puisque ces enfants n'avaient jamais eu de jouets, il était hors de question d'arriver à l'orphelinat les mains vides. Il y ajouta quelques provisions de bouche pour ne pas mourir de faim. Avant de sortir, il revêtit le manteau rouge de Noëlle, qui était resté là. Le vêtement, fourré de blanc et doté d'une capuche, le protégerait très certainement du froid. Alors, sachant que sa mère s'était absentée au village, pour remplir le garde-manger, Nikolas attacha une corde au cou de l'âne et le traîna au dehors sur ses bascules. Sa chambre située au rez-de-chaussée, l'enfant n'eut pas d'escalier à descendre. Les jouets pesaient sur l'âne et il fut tout de même difficile à sortir. Mais une fois dehors, Nikolas se rendit compte que les

bascules glissaient sans peine sur la neige comme des skis, et c'est le cœur léger qu'il tira son âne vers la forêt, là où il avait trouvé Noëlle dans la neige.

Il ne revint sur ses pas que pour effacer ses traces et disparut dans la forêt, tirant un faux âne sur patins chargé de jouets.

S'accordant des pauses fréquentes à cause de son mal, grignotant sur la route ce qu'il avait pu emporter, il marcha ainsi tout le jour et quand vint le soir, le garçon décida de passer la nuit dans un arbre, des fois qu'il y aurait des loups. Il détacha la corde, enneigea l'âne et son fardeau, grimpa sur l'arbre le plus proche, s'attacha à la plus grosse branche et dormit comme un loir tellement il était fatigué, enveloppé de son chaud manteau rouge.

Il marcha aussi toute la journée du lendemain et du surlendemain. Le sol commençait à monter. Voyant apparaître d'immenses sapins parmi les arbres, Nikolaï se dit qu'il devait être arrivé au pied de cette montagne dont lui avait parlé Noëlle. Il poursuivit néanmoins courageusement sa marche, sachant que l'orphelinat se trouvait derrière cette montagne, peinant de plus en plus à mesure que la pente se faisait plus forte, et l'âne plus lourd.

Le soir du troisième jour, épuisé, après avoir une fois de plus enneigé l'âne et son fardeau, Nikolaï s'apprêtait à grimper dans un gigantesque sapin pour y passer la nuit, lorsque quelque chose rebondit sur sa capuche et s'écrasa dans la neige, à ses pieds.

L'enfant ramassa l'objet et le contempla avec stupeur. C'était un diamant. Aussi grosse que le poing, la pierre rutilait de mille feux dans le soleil couchant. Nikolaï la fourra dans sa poche et entreprit l'ascension du sapin pour en avoir le cœur net. Il était épuisé et dut s'arrêter souvent pour reprendre son souffle, mais sa détermination plus grande que la fatigue, il n'en continua pas moins de grimper alors que le jour avait depuis longtemps cédé la place à

la nuit. Lors d'une de ces haltes, un autre diamant passa près de lui en sifflant et disparut sous les branchages.

« Espèce de maladroit ! surgit une voix au-dessus de l'enfant. Encore un que nous allons devoir chercher avant de rentrer !

— Si ça te dérange tant de chercher, tu n'as qu'à me laisser faire et rentrer ! Je les ai fait tomber, je les chercherai tout seul ! »

Les voix venaient bel et bien du sommet de l'arbre. Il y avait une voix de vieillard, et celle d'un tout jeune homme, à peine sorti de l'adolescence. Nikolas prit une grande inspiration et gravit les derniers mètres qui le séparaient des voix. Là-haut, il découvrit une scène étrange.

Deux hommes trapus, qui ne devaient pas mesurer plus de quatre-vingts centimètres, étaient occupés à accrocher des diamants dans l'arbre, debouts en équilibre sur les branches. Le plus âgé portait une longue barbe grise, un costume et un bonnet vert, l'autre était imberbe mais arborait des favoris bruns sur les tempes, sous une tignasse coiffée en forme de bonnet. Les deux personnages se chamaillaient toujours.

« Espèce d'idiot ! tempêta le vieillard. Si quelqu'un vient à passer avant que tu sois descendu, tu vas les chercher longtemps, tes diamants !

— Et alors ? J'aurai fait un heureux, et ce n'est pas en trouvant un caillou par terre qu'il va en déduire notre existence ! »

Une voix de femme, très grave, s'éleva derrière Nikolas.

« Il a raison, Gnüüt ! Il me semble que votre bêtise à tous deux nous a amené un visiteur ! »

Le garçon se retourna dans un sursaut. Il eut juste le temps d'entrevoir une maison en bois, au sommet d'un arbre en or pailleté de pierres précieuses. Sur le seuil se tenait une femme extraordinairement belle. Elle avait un regard sévère, encadré d'une chevelure d'écume blanche

qui tombait en cascade sur une longue robe d'un noir d'encre.

La chute de Nikolas fut très longue. Ralenti de temps en temps par une branche, l'enfant commençait à croire qu'elle ne finirait jamais. Mais la rencontre avec le sol le fit redescendre sur Terre dans une douleur effroyable. Sa dernière image fut celle de deux hommes minuscules qui couraient vers lui sur les branches.

Il se réveilla dans un lit étrange. Le matelas était fait de mousses et les couvertures de feuilles vertes. Près de lui se tenait l'un des deux petits hommes, le plus jeune. Un sourire s'étirait d'une oreille à l'autre, laissant voir un trou entre ses dents du haut.

« Te voilà de retour ! chanta-t-il de sa voix fluette. C'est une drôle de chute que tu nous as fait là ! »

Nikolas se redressa sur un coude, s'attendant à ressentir la douleur. Mais non, il ne sentait rien.

« Où suis-je ?

— On t'a remonté en haut d'un arbre. Les elfes détectent la terre ferme.

— Etes-vous un elfe ?

— Houla non ! Je sais rire, moi ! Je suis un nain, je vis dans la montagne. »

*Ce n'est pas possible*, se dit l'enfant. *Je suis encore inconscient, je vais bientôt me réveiller !* Il ferma les yeux, secoua la tête, comme pour en chasser un mauvais rêve, et rouvrit les paupières. Le nain était toujours là.

« Mais, balbutia l'enfant. Je suis peut-être mort ? »

Le nain éclata de rire, faisant osciller son improbable coiffure.

« Oh non ! Mais c'est pas passé loin ! Tu as eu trois côtes cassées, une fêlure du crâne, un déplacement de cervicale, le pied gauche en miette - un vrai puzzle -, l'épaule droite déboîtée, la colonne vertébrale, n'en parlons pas, et un genou plié dans le mauvais sens ! »

Il fallut plusieurs secondes à Nikolas pour digérer le diagnostic du nain.

« Mais... Je ne sens rien !

— Evidemment ! On n'allait pas te laisser comme ça ! Les elfes sont de grands guérisseurs, tu sais !... Oh ! J'oubliais ! »

Et le nain disparut par une ouverture sans porte, dans le mur. Le garçon put l'entendre appeler :

« Heu, dites, votre sérénissitude ! Il s'est réveillé. »

Quelques secondes plus tard, une femme apparut à la porte, le nain sur les talons. C'était celle que Nikolas avait aperçue avant de tomber. De si près, elle était encore plus belle. Ses longs cheveux blancs tombaient autour d'un visage jeune, mais creusé d'infimes ridules qui parcheminaient sa peau. L'expression de son visage, plus que tout le reste, impressionna l'enfant. Cette femme-là ne souriait sans doute jamais. Et elle était grande et mince, plus grande encore que Myra.

« Comment te sens-tu ? demanda-t-elle d'une voix grave.

— Heu, bien, merci. Excusez-moi, mais, qui êtes-vous ? »

L'expression de la femme se durcit encore. Ses lèvres se serrèrent. Le nain s'agitait à côté d'elle.

« Fais attention ! chuchota-t-il. On ne pose pas de questions à la reine des elfes !

— Laisse, dit-elle. Je m'appelle Despéralda. Et toi, qui es-tu ?

— Je m'appelle Nikolas, j'ai dix ans. »

L'expression de la reine se détendit un peu.

« C'est peu. C'est extraordinairement peu. Sais-tu quel âge j'ai ?

— Heu, je crois me rappeler qu'on ne demande pas ça à une femme.

— J'ai plusieurs siècles, c'est tout ce que tu as besoin de savoir. Pourquoi es-tu ici ?

— Je dois aller de l'autre côté de la montagne.

— Tu es un menteur. »

Nikolas sentit son corps se raidir. Elle avait dit cela comme le reste, d'une voix nonchalante, desserrant à peine les lèvres. L'enfant préféra ne rien dire, la laissant briser le silence.

« Tu n'aurais jamais passé le sommet de la montagne. Tu es malade. Tu es venu chercher le secret de la vie éternelle.

— Mais non ! J'ai fait tout ce chemin pour apporter des jouets à des orphelins, de l'autre côté !

— Où sont-ils, ces jouets ? »

Nikolas se rendit compte qu'il ne retrouverait jamais son âne, enfoui quelque part dans la neige. Il resta muet.

« Tu vois bien, tu es venu chercher le secret de la vie éternelle. L'ennui, c'est que la vie éternelle n'est pas un secret qu'on attrape. Seuls les elfes en sont dotés et tu n'es qu'un homme, à la vie encore plus brève qu'un homme ordinaire.

— Ne pouvez-vous pas juste me guérir ? Vous avez bien recollé mes os.

— Il y a des limites au pouvoir des elfes. Je t'ai déjà ajouté quelques années, que tu passeras parmi nous, bien sûr. »

Nikolas eut l'impression de tomber dans le vide.

« Vous allez me retenir ici ?

— Il le faut. Par choix, nous vivons cachés des hommes, de leur cruauté et de leurs guerres. Je ne peux pas te laisser aller raconter ce que tu as vu ici. Mais tu verras que la vie, ici, n'est pas désagréable. Puisque tu es à peine plus grand qu'eux, tu vivras parmi les nains, à l'intérieur de la montagne. Il y fait chaud et tu n'y manqueras de rien. »

Elle se retourna pour sortir.

« Dites, demanda-t-il, y'a-t-il des jouets, dans la montagne ? »